

Bulletin d'histoire politique

Elizabeth H. Armstrong, Le Québec et la crise de la conscription, 1917-1918, Montréal, VLB Éditeur, 1998, 396 p.

Bernard Dansereau

B
H
P

Volume 7, numéro 3, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1060367ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1060367ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Bulletin d'histoire politique
Comeau & Nadeau Éditeurs

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dansereau, B. (1999). Compte rendu de [Elizabeth H. Armstrong, Le Québec et la crise de la conscription, 1917-1918, Montréal, VLB Éditeur, 1998, 396 p.] *Bulletin d'histoire politique*, 7(3), 179–182. <https://doi.org/10.7202/1060367ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1999

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

é
rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

incarné l'avant-garde esthétique automatiste. Cette fidélité indéfectible à l'attitude avant-gardiste a constitué non seulement le gage de l'ouverture quant à leur place au sein du groupe, mais encore et surtout la raison d'être de leur créativité continue dont témoigne l'inscription de leurs œuvres dans le monde de l'art au Québec. Ce qui nous est donné d'apercevoir dans la dernière partie du livre consacrée au travail d'artiste de chacune, depuis la période du manifeste jusqu'à nos jours. À ce chapitre, il s'agit d'un survol qui s'appuie sur des éléments de biographie plutôt que sur l'histoire de l'art, l'auteure pique notre curiosité plutôt que de la satisfaire. Il en est tout autrement de «l'énigme Muriel Guilbault» dont elle relate la carrière abrégée avec une intéressante incursion dans l'histoire du théâtre et de la radio.

Alors que l'auteure insiste en fin de parcours sur les points de convergence entre ces femmes artistes, à savoir leur capacité de conjuguer l'art et la vie (femme, mère, épouse et artiste) et la quête de lumière, ce qui ressort davantage de ces pages, de notre point de vue, c'est l'élan créateur ininterrompu de chacune. Si elles n'ont jamais dérogé de leur créativité, avec et sans le maître, elles n'ont pas seulement déjoué les frontières entre l'art et la vie, elles ont aussi franchi par leurs œuvres celles des disciplines sans en compromettre l'excellence. Elles ont ouvert la voie à l'art hybride interdisciplinaire de notre temps. À lire, non seulement pour appréhender la qualité exceptionnelle de leurs réalisations d'artistes, mais comme point de départ pour une recherche plus approfondie sur le sujet.

Lucille Beaudry
Université du Québec à Montréal

Elizabeth H. Armstrong, *Le Québec et la crise de la conscription, 1917-1918*, Montréal, VLB Éditeur, 1998, 396 p.

VLB Éditeur vient de faire paraître une version française de l'ouvrage d'Elizabeth Armstrong paru en 1937. Bien que *The Crisis of Quebec: 1914-1918* n'ait pas fait beaucoup parler de lui à sa sortie, comme le souligne justement Paul Lemieux dans la préface à l'édition française, il a longtemps servi de référence majeure pour la connaissance de l'attitude des Canadiens français durant la Première Guerre mondiale. Mais pourquoi un titre différent? Le texte d'Armstrong couvre toutes les années de la guerre — un chapitre est consacré à chaque année —, pas seulement à la crise de la conscription. Les éditeurs n'expliquent pas le choix d'un titre aussi réducteur, non plus qu'ils n'identifient le ou les traducteurs.

Évidemment le texte souffre des affres du temps. Les recherches ultérieures nous ont permis de mieux comprendre les enjeux de la période et la complexité des événements. Ce décalage aurait dû être mieux expliqué dans la préface. Paul Lemieux se contente d'aborder le contexte dans lequel Armstrong a produit son œuvre ainsi que le peu de réactions qu'elle a soulevées. Lemieux nous livre ensuite un résumé de la thèse d'Armstrong mettant l'accent sur l'idée que le nationalisme des Canadiens français est passif plutôt qu'actif et que ces derniers ne désirent en réalité qu'une chose, qu'on les laisse tranquilles chez eux (p. 21). L'élément le plus intéressant de la présentation de Lemieux touche la réception du livre d'Armstrong à l'époque. Au Québec, les historiens ont totalement passé sous silence cette parution, ce qui est peut-être significatif de l'état de l'histoire de cette période, dominé par le chanoine Groulx.

À notre avis, Lemieux aurait pu, à l'aide des études parues plus récemment, relativiser l'analyse d'Armstrong et montrer que la question de la guerre est plus complexe que la seule implication canadienne dans une guerre de l'Empire. Il y avait au Canada, y compris au Québec, des citoyens qui contestaient le bien-fondé de cette guerre, qui finalement n'était qu'une guerre impérialiste pour un repartage du monde.

Il reste, à notre avis, que Lemieux ne se démarque pas suffisamment des opinions que formule Armstrong sur les Canadiens français. Selon Armstrong, les Canadiens français sont traditionalistes et conservateurs. De nombreuses citations peuvent étayer cette affirmation. Par exemple: «Le Canadien français est un traditionaliste» (p. 40); «C'est cette tradition d'un Québec isolé et sécuritaire qui allait plus tard se manifester dans la résistance de ses habitants à participer activement à la Grande Guerre de 1914-1918» (p. 41); «Misant à fond sur la répulsion instinctive que les Canadiens français éprouvaient à l'égard de l'idée même de rébellion contre l'autorité constituée... » (p. 44); «En commerce, comme en agriculture et en éducation, on favorisait les anciennes méthodes simplement parce qu'elles étaient anciennes et traditionnelles» (p. 48); «Ils [les nationalistes lors de l'élection dans Drummond-Arthabaska en 1910] n'avaient pas inventé le conservatisme inné du Canadien français ni son désir intense de rester seul pour jouir de son patrimoine, mais ils avaient simplement utilisé ces sentiments pour parvenir à leurs fins» (p. 63). Et la liste pourrait s'allonger.

Dans la préface, Lemieux reprend aussi l'affirmation d'Armstrong comme quoi la position des Canadiens français serait le fait d'une incompréhension des enjeux politiques et militaires entourant le conflit. Cette incompréhension découlerait principalement de son manque d'information. Il accrédite ici l'affirmation d'Armstrong sur la piètre qualité de la presse francophone. Pour s'informer, il aurait fallu lire un quotidien anglophone. «De nombreux

Canadiens français cultivés lisent, bien sûr, des journaux comme *The Gazette*, à Montréal, qui est affilié aux grandes agences internationales et compte des correspondants spéciaux à l'étranger. Mais on ne peut guère affirmer que la masse de la population soit influencée par ces journaux» (p. 74-75). Évidemment, des quotidiens comme *La Presse* ou *Le Soleil* offrent une abondante couverture internationale mais présentent des positions plus nuancées sur la guerre que la plupart des journaux anglophones canadiens.

Les Canadiens français sont conservateurs et ils sont aussi *simples*. Si Armstrong ne précise pas le sens qu'elle donne au vocable simple, son emploi ne prête pas à la controverse: «Il est facile de voir que cet argument assez habile était susceptible de donner à des gens simples l'idée que le Canada n'avait aucune obligation que ce soit à l'égard de ce conflit» (p. 143); «Les Canadiens français pieux craignaient tout spécialement que la proximité de protestants et d'anglophones ne finissent par contaminer leurs compatriotes plus simples» (p. 157).

Armstrong fait porter une large part de son explication sur la mauvaise gestion du gouvernement canadien de l'enthousiasme de 1914 parmi la population francophone. Les dirigeants gouvernementaux n'auraient pas su cultiver cet enthousiasme tout en commettant des erreurs dues à sa méconnaissance de la population francophone: retard à former un bataillon canadien-français, imposition d'un prêtre anglophone protestant pour le recrutement dans la province de Québec, discrimination dans l'octroi de grades et de responsabilités pour les officiers canadiens-français, etc. Cette analyse, bien que séduisante pour certains, ne tient pas compte du fait que l'opposition à la guerre, et par la suite à la conscription, n'était pas le seul lot des Canadiens français. Il faut attendre le dernier chapitre pour apprendre qu'ailleurs au Canada, d'autres Canadiens s'opposent à la conscription. Cependant, avec le temps, le mécontentement suscité par la Loi sur le service militaire (conscription), par l'annulation des exemptions et par ce qu'on avait appelé le «gouvernement par décrets» se répandit sur tout le territoire canadien, provoquant des soulèvements populaires dans plusieurs villes canadiennes. Et Armstrong de conclure: «Du coup, les émeutes de Québec perdirent beaucoup de leur caractère distinctivement canadien-français; elles finirent par être considérées comme des manifestations d'un mouvement national de résistance à la conscription.» (p. 262).

Comment expliquer que la famille Tarte (Joseph-Israël, Louis-Joseph) devienne la famille Le Tarte (p. 98); que les initiales du politicien conservateur E. L. (Ésioff-Léon) Patenaude soient E. G. Patenaude (p. 214) et que Lord Atholstan (Hugh Graham) s'écrive Lord Atholstane (p. 224)?

Le mérite de cette traduction d'une étude de 1937 réside simplement dans l'accessibilité à une étude fouillée et documentée sur une période tourmentée

de l'histoire canadienne et québécoise. Les lecteurs s'attendent à ce que les éditeurs fassent preuve de plus de rigueur en indiquant les développements survenus et soulignant les faiblesses grossières qui malheureusement restent présentes dans le texte.

Bernard Dansereau

Groulx, Patrice, *Pièges de la mémoire, Dollard des Ormeaux, les Amérindiens et nous*, Hull, Les Éditions Vents d'ouest, 1998, 436 pages.

De passage au Bas-Canada où il avait observé le manque de terres pour les prochaines générations et où il avait assisté au déroulement, exclusivement en anglais, d'un procès impliquant un Canadien francophone, Tocqueville écrivait que c'était un bien grand malheur pour un peuple d'avoir été conquis. Le remarquable livre de Patrice Groulx illustre ce jugement à un second degré: pire encore, le conquis (ou le colonisé) ne peut exprimer son destin que dans le regard du colonisateur. C'est cette aliénation qui piège sa mémoire et lui fait trouver un bouc émissaire à son «mal d'être», c'est-à-dire à la mise en cause de son existence. Voilà pourquoi le Canada-français s'est donné Dollard des Ormeaux pour héros plutôt que Chénier. Ce faisant, au lieu d'affronter le regard du maître, l'on s'y soumettait aux dépens de plus colonisés que soi, c'est-à-dire aux dépens de ces «sauvages-barbares-païens» dont l'évocation permettait d'exprimer sa propre appartenance à la civilisation et à la chrétienté.

Patrice Groulx retrace dans ce livre l'histoire du mythe de Dollard qu'il inscrit toujours dans son contexte social. Quelles sont les sources, quels événements, comment et quand se structure le mythe, comment évolue-t-il, quelle emprise eut-il, enfin, comment et pourquoi s'est-il estompé? Parallèlement, l'auteur fait l'hypothèse que le mythe constitue un précipité des rapports entre Canadiens-français et Amérindiens et il en dégage les grands paramètres. La démonstration est autant rigoureuse que convaincante.

Nous tenons de Marie de l'Incarnation et des pères jésuites les premiers récits, en 1660, de la bataille de mai de cette année-là au Long Sault sur l'Outaouais, opposant un petit parti de Français, d'Algonquins et de Hurons partis tendre une embuscade à des Iroquois qui revenaient de leurs chasses hivernales mais, auxquels se rajoutèrent d'importants renforts.

Les attaquants se trouvant piégés, un groupe de Hurons tenta une négociation avec les Iroquois tandis que d'autres fuyaient le fort pour rejoindre les assaillants. Dans la confusion, les Français commirent l'erreur de tirer sur les Iroquois, ce qui fit échouer les négociations et reprendre, par les Iroquois, le